

THÉÂTRE

Tout ramener à la passion

Page E 3



CINÉMA

Répression 101...

Page E 7

LE DEVOIR

C A H I E R
E

CULTURE

CINÉMA

Terreau fertile

ODILE TREMBLAY

Son premier long métrage assure la clôture du 30^e FFM lundi prochain avant de prendre l'affiche le 8 septembre sur nos écrans. *La Vie secrète des gens heureux* est une chronique de famille bringuebalante, un genre cinématographique populaire au Québec tout comme partout ailleurs. «*La famille, c'est un beau concept, mais avec des individus obligés de vivre ensemble. Alors, ça devient un terreau fertile à tous les conflits*», constate Stéphane Lapointe.

Produit par Max Films, *La Vie secrète des gens heureux* met en scène Gilbert Sicotte (le papa), Marie Gignac (la maman) et les jeunes interprètes Marc Paquet et Catherine Deléan. On y fait la rencontre d'un jeune homme timide à qui son papa trouve une «fiancée» en manipulant son rejeton avec la complicité de la maman, laquelle se fera aussi rouler dans la farine.

«Bon, il y a de moi dans le personnage du jeune homme replié sur lui-même, à l'époque où je me cherchais, confie Stéphane Lapointe. Mais j'ai eu de bons parents, pas manipulateurs du tout.» La fiction, c'est fait pour inventer, non?

Le cinéaste a l'impression d'avoir la tête sur le billot, parce qu'il a scénarisé et réalisé tout à la fois *La Vie secrète des gens heureux*. «Quand tu portes les deux chapeaux, tu n'as plus d'excuses si tu te plantes. Mais ça s'est bien passé.»

Un beau cadeau

Né à Québec, venu au cinéma par la voie de l'humour et de l'aventure, Stéphane Lapointe a d'abord ouvert la porte de l'écriture. Le fait d'avoir rejoint dès l'âge de 16 ans l'équipe du magazine *Croc*, puis écrit et scénarisé des émissions de comédie (telles *La Jungle en folie* et *Histoires de filles*) lui ont permis de trouver ses marques. Ajoutez à sa feuille de route le titre de reporter à *Bons baisers d'Amérique*, la coréalisation d'*Infoman* à ses débuts, la réalisation de la série *Hommes en quarantaine*, puis récemment de la nouvelle cuvée de *La Vie*, la vie écrite par Stéphane Bourguignon. «Un petit cours de création littéraire à mi-parcours n'a pas nui. Parce que j'avais l'impression d'avoir autre chose à raconter que des simples lignes d'humour.»

En 1995-96, il avait été de la fameuse *Course Destination Monde*, parcourant des coins perdus de la planète, caméra en main. «Mettez cinq ans de vie. Comprimez-les en six mois. La Course, c'est ça, résume-t-il. L'expérience m'a quand même démontré que j'étais plus à l'aise avec la fiction qu'avec le reportage.»

Il se pince un peu pour y croire. «Je vais fêter mes vingt ans de vie artistique», lance le jeune homme.

Stéphane Lapointe précise avoir écrit le scénario de *La Vie secrète des gens heureux* avec Gilbert Sicotte en tête dans le rôle du papa. «J'avais besoin d'un acteur de maturité au profil dur et sensible, séduisant, sexy, avec une pointe d'humour.»

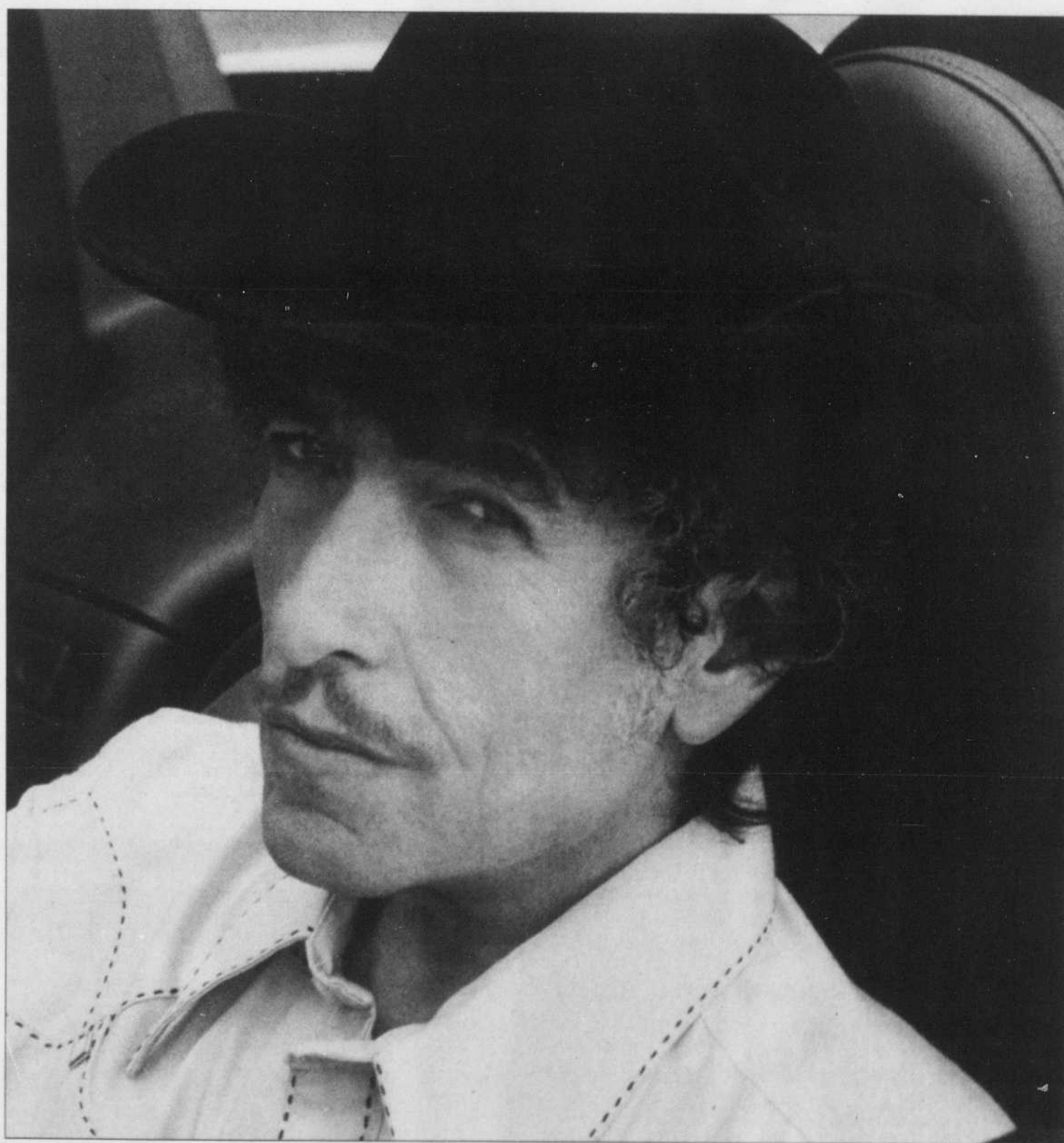
Sicotte n'avait pas eu de rôle majeur au cinéma depuis longtemps. «Je pensais surtout à sa prestation dans *Fortier*, confie le cinéaste. En même temps, son personnage constitue un petit clin d'œil au Jean-Paul Beliveau des Dames de cœur, bien entendu.»

Il se félicite de sa distribution. «Marie Gignac, dont je suis un fan à travers son travail avec Robert Lepage, dégage ce mélange de tourment et d'intelligence qui convenait au personnage de la mère. Catherine Deléan [la fausse fiancée]

VOIR PAGE E 2: LAPOINTE

Le héros des temps modernes fustige la modernité

Blues, rockabilly ou sentimental, Modern Times est le 44^e album de Bob Dylan. Allons-y pour le 44^e papier.



REUTERS

Avec ce nouveau disque, on n'est pas loin de Chaplin et de ses propres Temps modernes...

Il y a neuf ans, on croyait l'album *Time Out Of Mind* testamentaire et Dylan moribond. Le voilà pourtant, à 65 ans, plus vivant, plus présent et plus volubile que jamais. Quand il n'est pas occupé à causer de ses «back pages» à Martin Scorsese dans le documentaire *No Direction Home* ou à commenter le triste état de la musique enregistrée des vingt dernières années dans le *Rolling Stone*, il songe à un deuxième volume de ses *Chronicles* autobiographiques, partage son amour des musiques de racines à la radio par satellite entre deux spectacles de sa tournée sans fin (nouveau passage à Montréal le 8 novembre) et écrit encore et toujours des chansons.

SYLVAIN CORMIER

Sacré Dylan. Pas moyen de le sacrer Dylan. En spectacle, vous le constaterez une fois de plus le 8 novembre, alors qu'il revient au Centre Bell (avec les Foo

Fighters en lever de rideau plutôt que Jimmie Vaughan, enfer et damnation!), le vieux ratoureux joue à cache-cache avec ses classiques. A nos dépens. A force d'en défaire et d'en refaire les mélodies, le chenapan nous empêche de les entonner comme les hymnes d'une génération qu'ils sont pourtant. Ça devient une sorte de défi. Trouvez le titre si vous pouvez! Chantez en chœur si vous l'osez!

Moi, ça me rend fou. J'aime reconnaître. Célébrer mon Dylan avec Dylan. Faire comme George Harrison et Leon Russell au Concert For Bangla Desh en 1971 et chanter *Just Like A Woman* en harmonie avec LUI. La chanson était d'ailleurs au programme du show de Manchester, au New Hampshire, la semaine dernière. Celle-là et *You Ain't Goin' Nowhere*, *Highway 61 Revisited*, *Tangled Up In Blue*, *Like A Rolling Stone* et *All Along The Watchtower*. Autant d'immortelles, autant de monuments que Dylan aura déboulonnés une fois de plus; tant pis pour moi et mes semblables. On n'a qu'à ne pas l'aimer pour ce qu'il a été mais pour ce qu'il est. Vivant. Au présent.

Résolument au présent. S'il est conscient de la valeur de son répertoire («Je suis d'accord, reconnaît-il dans l'interview publiée dans le *Rolling Stone* de cette semaine, mes vieilles chansons ont quelque chose! Ça doit bien puisqu'il y a plus de 5000 versions enregistrées»), s'il a de l'affection pour nombre de ses enfants d'hier et d'avant-hier («Si je n'étais

pas moi, j'en ferais aussi des versions», dit-il pour badiner quelques lignes plus loin), il n'écoute «jamais» ses disques. Par principe. Par souci de survie, plus exactement. Les chansons de son fameux *songbook*, pour lui, au contraire de nous, ne sont pas fixées dans le temps, dans l'illusion d'éternité de leur forme enregistrée: elles vivent chaque fois qu'elles sont jouées. Et vivre veut dire changer.

Rétro, connaît pas

Dylan est là-dessus un homme conséquent: il considère pareillement les genres musicaux. Rétro, connaît pas. Ou plutôt: le rétro fait partie de son présent. Le rockabilly n'appartient pas qu'aux années 50, pas plus que les ballades swing ne sont confinées à l'entre-deux-guerres. De la même façon que dans la tradition folk, les airs sont constamment recyclés, réinventés, détournés, il soutient que les formes musicales de toutes les époques peuvent encore servir et nourrir la création. C'est plus que jamais patent sur *Modern Times*, le nouvel album en magasin depuis mardi, son 31^e en studio, le 44^e en incluant les coffrets et les enregistrements de spectacles: Dylan ne se gêne pas pour asseoir ses chansons sur du Muddy Waters (*Rollin' & Tumblin'*, héritée en chemin de Canned Heat) ou du Chuck

VOIR PAGE E 2: DYLAN

Culture

L'ami des gueux



Odile Tremblay

Certains écrivains se confondent avec une ville. Ils se marient à leurs pierres et à leurs ruelles, pour le meilleur et pour le pire, en font leur muse à vie. C'est le cas de Naguib Mahfouz. Le Caire devenu homme, mort mercredi dernier à 94 ans bien sonnés.

Prix Nobel littéraire tant qu'on voudra, celui-ci refusait d'être embaumé comme les momies royales, clous du Musée égyptien. Il conservait ses petites habitudes, ses circuits pédestres, sa simplicité, sa sagesse de créateur qui a réussi sur le tard. Trop tard pour s'en conter.

Cette semaine, on a entendu des chefs d'État, dont George W. Bush et sa femme! — qui n'ont certainement jamais lu une ligne de lui —, encenser le disparu pour avoir propagé la littérature égyptienne loin des rives du Nil, pour avoir prôné la paix aussi. Les discours lénifiants jetés sur la tombe des grands écrivains donnent aux lecteurs l'envie de fuir à toutes jambes pareille œuvre solennelle.

Erreur! Ce serait faire outrage au talent de conteur de Naguib Mahfouz, à la richesse de son univers, aux portraits ahurissants de Caireotes violents, victimes, fous, dont les destins critiquaient en creux les régimes égyptiens successifs.

Rien d'olympien. Tout du rebelle.

On devrait sortir les artistes morts des Panthéons. Il était si vieux, Naguib Mahfouz, presque centenaire, longtemps familier du même café cairote où il retrouvait ses amis. Si vieux que ses souvenirs survolaient les guerres et les révolutions, jusqu'au soulèvement de ses concitoyens contre les Britanniques en 1919. Si vieux qu'il avait pressé Le Caire du XX^e siècle comme une orange à jus, pleuré ses révoltes avortées, aimé à la folie une ville qui le décevait, scotché à elle.

En fin de parcours, blessé en plus. Des jeunes fondamentalistes islamistes l'avaient poignardé en 1994 pour dénoncer ses positions libertaires. Il avait survécu aux coups et à la fatwa, mais sa main droite paralysée ne pouvait plus écrire. Quant à ses yeux, fatigués derrière les lunettes noires, ils avaient du mal à lire. Restait sa parole pour dicter les dernières œuvres et l'odeur du Caire à respirer.

Son roman *Dérives sur le Nil* avait été une découverte pour moi. Ahurissant portrait d'un groupe d'intellos, d'artistes, de fonctionnaires sur leur péniche amarrée au bord du Nil, grands fumeurs de kif, bavards, neurasthéniques, blasés. Un climat hagard, enfumé, parcourait ce livre-là.

«D'une façon générale, le monde gardait son apparence naturelle; mais lorsque le charme du kif mêlé au café noir agissait, les choses changeraient, y lisait-on. Des formes abstraites, cubistes, surréalistes ou fauvistes se substituaient aux eucalyptus, aux acacias et aux plus belles des péniches. L'être humain, quant à lui, retournerait à l'ère des mousses...»

En voyage au Caire il y a quatre ans, j'avais traîné dans mes bagages deux livres du grand écrivain, dont des récits sur sa jeunesse dans son vieux quartier natal de Gamaleyya, hanté par les prostituées, les mendiants et les malfrats. Faune colorée, qui lui donna matière à écrire tout au long de sa vie. Plus besoin d'inventer, il suffisait d'avoir grandi au cours des années 30 dans cette ruche bourdonnante pour garder l'inspiration à vie.

Dans *Récits de notre quartier* et *La Chanson des gueux*, j'avais arpenté à sa suite ces ruelles-là, aux maisons secrètes avec leurs fenêtres en moucharabieh, cachant les règlements de comptes, les cruautés, les solidarités, le sort des femmes soumises et des exclus. Tout cela recréé par la grâce de sa plume, de son regard, de son amour maudit pour une ville qu'il ne quittait pratiquement jamais.

Le Caire, cette métropole de frénésie, trop populaire, squattée de toutes parts par des quartiers champignons illégaux, était l'amante ivrogne et hétéro de Naguib Mahfouz. Là-bas, même les cimetières sont habités — la fameuse Cité des morts. À l'heure de pointe, la circulation devient sauvage. Les époques, les cultures (musulmane, copte, ar-

ménienne) s'entrelacent. La pauvreté y côtoie la richesse. Ajoutez les yeux des espions gouvernementaux semés partout, qui savent et répètent tous les secrets de la ville. Et ce smog d'où perce au loin la silhouette des pyramides...

Avant Naguib Mahfouz, cette ville grouillante, pour bien des étrangers, se confondait le plus souvent avec son passé pharaonique. Ça prenait cet homme-là pour lui rendre son rythme moderne à la cadence de derviche en vrille.

«Le narrateur de cette histoire — le garçon de la taverne — raconte que, se tenant devant la porte, il a entendu le dialogue de l'ivrogne et du fou, et les a vus tourner sur eux-mêmes avec l'illusion d'avancer», écrivait-il dans *Récits de notre quartier*.

Courageux personnage et rare intellectuel égyptien à avoir approuvé les accords de paix entre Israël et l'Égypte en 1979, solidaire pourtant du sort des Palestiniens. En porte-à-faux avec tout le monde, admiré pour son œuvre, ostracisé pour ses prises de position politique, longtemps interdit de publication en son pays, avant l'obtention du Nobel, sauvé par l'écriture, hanté par ses fantômes.

La mort de Naguib Mahfouz m'a donné l'envie de ressortir sa prose cruelle, lucide, tendre et iconoclaste, en conseillant aux gens d'oublier les titres ronflants d'un auteur nobélisé, enterré dans les honneurs, pour retrouver ses sources, ni dorées, ni pompeuses, ni consacrées. Seulement libres.

otremblay@ledevoir.com



Catherine Deléan, Stéphane Lapointe, Marc Paquet, Marie Gignac et Gilbert Sicotte.

LAPOINTE

SUITE DE LA PAGE E 1

n'était pas connue, mais elle s'est imposée par son côté impulsif. Quand tu fais un bon casting, le film roule tout seul après.»

Stéphane Lapointe a voulu faire un film dépourvu de morale. «Mais, réflexion faite, il y en a une tout de

même: essayez d'être vous-même. Ne vous laissez pas entortiller par les désirs des autres. Le secret du bonheur, c'est ça. On est dans un monde où les gens se mettent trop en scène, aux dépens de leur vraie nature.»

La Vie secrète des gens heureux atterrira en novembre en compétition à l'AFI «festival international

de Los Angeles». «Ça, c'est juste un beau cadeau», dit-il. En attendant, le réalisateur n'entend pas chômer, puisqu'il coréaliserait avec Simon-Olivier Fecteau le *Bye Bye de Rock* et Belles Oreilles qui clôturera à la SRC l'année 2006.

Le Devoir

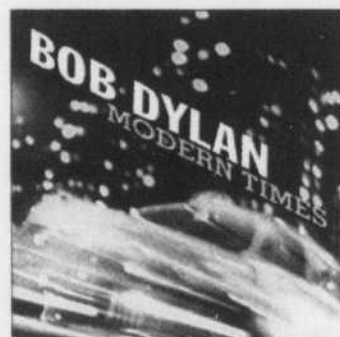
DYLAN
S'inventer à partir d'un passé

SUITE DE LA PAGE E 1

Berry (*Thunder On The Mountain*, manière Johnny Be Goode, solo compris), pas plus qu'il ne freine son goût relativement récent pour les ballades sentimentales comme on en écrivait au temps du swing (*Beyond The Horizon*, *Spirit On The Water*, *When The Deal Goes Down*). «Aux États-Unis, expliquait-il dans *L'Express* de la semaine dernière, on nous a toujours fait croire que nous étions des inventeurs! Bien sûr, mais souvent l'Amérique oublie que l'on s'invente à partir d'un passé, d'influences anciennes. Personnellement, si mes influences viennent de Pete Seeger, de Woody Guthrie, d'Allen Ginsberg et de Jack Kerouac, elles viennent aussi du jazz et du blues des Noirs!»

S'inventer à partir d'un passé. Tout à l'opposé de la culture de ce début de siècle, qui fait *tabula rasa* de ce qui a précédé, pressée d'éprouver une modernité qui n'est rien d'autre qu'une mémoire courte. De fait, l'idée même de modernité, au sens de progrès, au sens d'avancées technologiques, semble absurde à Dylan. Le nouvel album s'intitule *Modern Times* en toute ironie, ce dont témoigne l'illustration au recto du livret, photo floue d'une ancienne voiture, moderne en son temps, qui semble filer plus vite que le vent. «La dimension du temps m'a toujours obsédé, confie-t-il encore au journaliste de *L'Express*. Un autre de mes disques s'appelle déjà *Time Out Of Mind*. J'explore l'évolution de la société dans *The Times They Are A-Changin'*, et je parle d'un lendemain dans *Mr. Tambourine Man*. Nous sommes toujours dans le devenir.»

Mais pas toujours pour le meilleur. L'album est truffé d'observations sur la dictature du progrès et ses effets néfastes sur l'homme et sa douce. On n'est



pas loin de Chaplin, forcément, et de ses propres *Temps modernes*. Dylan, dans l'interview au *Rolling Stone*, est particulièrement véhément à propos des productions musicales «modernes», si véhément que les agences de presse en ont fait leurs choux gras, flairant la controverse: «Les disques modernes sont atroces. Ils sont tapissés de sons. Rien n'est défini, pas plus la voix du chanteur que les instruments. C'est du grésille-ment. Les disques que Brian Wilson faisait avec quatre pistes, on ne pourrait pas les refaire avec cent pistes! On a beau essayer de combattre du mieux que l'on peut la technologie [digitale], je ne connais personne qui a réalisé un disque au son décent dans les vingt dernières années. Même les chansons de mon nouvel album sonnaient dix fois mieux en studio. Le CD rapetisse tout.»

Dylan parle, parle, parle

Et Dylan de poursuivre son analyse. En long et en large. Ces jours-ci, dans les grands médias de la planète, le gaillard explique sa démarche, retrace ses sources, se livre à de véritables cours d'histoire de la musique. Comme quoi il n'y a pas mythe qui tienne. Légendairement pas causant, le Bobby? Notoirement pas drôle, le Zimmy? Il n'y a qu'à s'abonner à la radio par satellite et synthoniser

XM Radio, où le héros le plus récalcitrant des années 60 anime volontiers semaine après semaine son *Theme Time Radio Hour*, où tournent Merle Haggard et Beck, Bessie Smith et Blur, les Everly Brothers et des «musicals» de Broadway. Dylan y cause musique, bien sûr, et fort savamment, mais aussi baseball ou culture de la tulipe au XVI^e siècle (!), quand il ne fait pas le rigolo. Extrait cité dans le *Rolling Stone*: «Nous avons reçu un courriel de Johnny Depp, provenant de Paris, France. Il veut savoir qui est le père du communisme moderne. Eh bien, Johnny, Karl Marx est le père du communisme moderne. Il est aussi le père de sept enfants. Quatre ont survécu jusqu'à l'âge adulte. Son seul fils, Frederick Demuth, était illégitime. Je me demande s'il appelait son papa à la fête des Pères?» Sacré Dylan.

Il n'était pas plus averse de commentaires dans *No Direction Home*, l'extraordinaire documentaire de Martin Scorsese sur la fabrication du mythe Dylan dans la première moitié des années 60, diffusé il y a moins d'un an à PBS (et disponible en DVD). Et il a tellement aimé s'épancher à travers ses *Chronicles*, fascinant livre d'anecdotes sans chronologie ni repères, paru en 2004, qu'il va récidiver. «Il y a une période intéressante dont j'aimerais parler, alors que j'enregistrais en même temps *Under The Red Sky* avec *Don Was* et le disque des [Traveling] *Wilburys*», annonce-t-il, enthousiaste, au journaliste du *Rolling Stone*. Et lorsque celui-ci fait remarquer à Dylan qu'il n'a jamais tant donné de son cœur et de sa voix que dans la dernière décennie, l'homme sourit sous sa fine moustache d'Errol Flynn, content d'avoir encore étonné. «Well, isn't that funny?» Sacrement.

Collaborateur du Devoir

PROGRAMMATION // AUTOMNE 2006

SINHA DANSE
PEN + QUÉBEC
KONDITION PLURIEL
DANIEL LEVEILLE DANSE
LA PETITE FABRIQUE*
WEN WEI DANCE
COMPAGNIE FLAK

FORFAIT 4 BILLETS... OU PLUS!
* SPECTACLES HORS SERIE

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERBIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 14.525.1500

LE DEVOIR

AGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉE PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE PATRIMOINE CANADIEN, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, LE MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE DU QUÉBEC. AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANDAANCE ET DU REGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

5 soirs seulement! - DU 19 AU 23 SEPTEMBRE 2006



«Un drame pathético-comique (...) très intense, très serré. Une brillante mise en scène de Dominic Champagne. C'est à voir.»
— Samedi et rien d'autre, Radio-Canada

Circus minimus

Avec CHRISTIAN BÉGIN et MARTIN DRAINVILLE

Texte CHRISTIAN BÉGIN Mise en scène DOMINIC CHAMPAGNE

Concepteurs : André Barnard, Ludovic Bonnier, Julie Castonguay, Alain Lortie, Stéphan Sanjaçon

Une production du Théâtre 11 va sans dire
en collaboration avec le Théâtre d'Aujourd'hui

THÉÂTRE
IL VA SANS DIRE

Au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis (@ Sherbrooke) Montréal (Québec) H2W 2M2
Réservations : 514-282-3900

• Culture •

THÉÂTRE

Tout ramener à la passion

Anne-Marie Cadieux incarne Marguerite Gautier, l'héroïne romantique de La Dame aux camélias

MICHEL BÉLAIR

Au cours des dernières saisons, Anne-Marie Cadieux en est venue à occuper de plus en plus d'espace sur les scènes d'ici. On l'a d'abord remarquée alors qu'elle parcourait le monde avec l'équipe de Robert Lepage. Puis, on l'a vue incarner des personnages troublants, qui hantent souvent encore nos mémoires, dans toutes les grandes compagnies montréalaises ou presque. Partout, aussi bien au Rideau vert dans un Feydeau dirigé par Brigitte Haentjens qu'au TNM dans *Marie Stuart* ou à l'Espace Go dans *Quartett*, *Mademoiselle Julie* et dans le rôle terrible de Gertrude (*Le Cri*), Anne-Marie Cadieux marque profondément les personnages qu'elle aborde.

Voilà qu'elle va devenir Marguerite Gautier, la dame aux camélias elle-même, dès la semaine prochaine au TNM, le personnage romantique par excellence. J'ai rencontré cette comédienne exceptionnelle dans sa loge du théâtre de la rue Sainte-Catherine pour qu'elle nous raconte comment elle aborde ce nouveau défi; elle était accompagnée de Robert Bellefeuille, un camarade de longue date qu'elle a connu à la Vieille 17, à Ottawa, et qui signe la mise en scène du spectacle.

Un personnage mythique

«J'ai été gâtée depuis quelques années, explique Anne-Marie Cadieux. J'ai joué des personnages très variés: des écorchées, des névrosées ou des obsédées sexuelles... Des personnages de tous les genres, mais jamais banals. Et cette enivrante Marguerite Gautier, qui m'arrive comme un cadeau, est un de ceux-là.» Je venais en fait de lui demander si elle choisissait ses rôles ou si elle était choisie par eux, question un peu oiseuse, cliché, il faut bien l'avouer. Mais elle est tout de suite partie dans une autre direction, vive, rapide sur la gâchette, allumée, en soulignant que ce sont d'abord les metteurs en scène qui lui proposent des rôles... Avec, glissé en douce sous son sourire désarmant, un mouvement étonnamment gracieux de l'épaule et du cou, elle poursuit. «Marguerite, c'est l'héroïne romantique par excellence. C'est un rôle fascinant que toute comédienne veut jouer! C'est l'amour passion, Marguerite; la fusion passionnelle. L'amour absolu à jamais puisqu'elle mourra à la fin, tout le monde le sait... Je me suis plongée en elle comme en un personnage incarnant l'amour pur, l'amour passion total, sans cynisme aucun... Pour une comédienne, se laisser envahir par un tel sentiment amoureux, c'est très "portant"».

Robert Bellefeuille intervient ici. Il souligne le côté presque mythique du personnage, qui a donné naissance à un autre personnage de même dimension dans *La Tra-*



Le metteur en scène Robert Bellefeuille en compagnie de «sa» dame aux camélias, Anne-Marie Cadieux

viata. Il parle aussi du roman de Dumas fils et de l'adaptation qu'en a signée Renée de Ceccaty. De ce côté charnel de la grande épopée romantique qui aboutit à la «fusion passionnelle» des deux principaux personnages, Marguerite et Armand, malgré toutes les pressions de leur entourage.

«Il y a là une histoire fabuleuse pour un metteur en scène: j'ai tout de suite été séduit par son côté passionnel, par le pouvoir d'émouvoir qu'elle recèle. Parce que le texte de Renée de Ceccaty s'incarne dans ce que l'on pourrait appeler une "vitalité passionnelle concentrée", j'ai voulu tout ramener à la passion! Et je me suis mis à élaguer dans toutes les images que l'on peut se faire de l'univers de Marguerite: les clichés, le salon, le lustre, les tapis feutrés, le champagne, l'opulence... Bref, on suivra d'abord clairement l'histoire de la relation passionnelle entre Armand et Marguerite; le flâflâ, le clinquant de l'époque — qui ressortaient sous forme de "numéros" ou de "tableaux" dans l'adaptation que Dumas père a tiré du roman pour le théâtre — sont disparus. Maintenant, on devrait pouvoir sentir l'urgence de cette passion dans le corps même des comédiens.»

Anne-Marie Cadieux en rajoute. «Oui! Parce que Marguerite est une femme fébrile, fragile; elle est malade d'une maladie que l'on ne nomme jamais. On peut facilement penser que c'est parce qu'elle est malade qu'elle se permet d'aimer autant. Qu'elle souffre d'une infection amoureuse et

que l'amour absolu qui la dévore est toxique! Il faut qu'il soit dévorant, qu'il nous contamine, qu'il éveille la passion en chacun de nous! Qu'il nous rappelle cette grande histoire d'amour que nous avons tous, enfin presque tous, vécue, avec ses tourments, ses extases, ses papillons à l'estomac. L'histoire de Marguerite, c'est cela. De façon absolue.»

Toxique

Mais comment amener le vertige d'un amour si total sur une scène de théâtre? Comment éviter surtout, dans le cas précis de Marguerite, tous ces clichés à la Goethe relés au tousoulement de l'héroïne (Je t'aime! Aaaaaaaagh... Elle meurt), et qui remontent à la surface dès qu'on pense à *La Dame aux camélias*? «La relation passionnelle entre Marguerite et Armand est le noyau central de la pièce, reprend Robert Bellefeuille. C'est un amour romantique, vibrant, extrêmement chargé et tous les autres protagonistes de la pièce, tous les autres éléments, orbitent, pour ainsi dire, en périphérie de cette relation. Cette intensité brûlante est la trame même de la production et Anne-Marie la porte pour une bonne part...»

Après avoir juré qu'elle ne tousse pas surtout pas sur scène, la comédienne parle, elle, d'un «défi très stimulant». «Le sentiment amoureux qui envahit Marguerite traverse les frontières et les époques. C'est l'histoire d'un amour pur, un amour total, envers et contre tous: nous savons

tous ce qu'est un "grand amour"... D'ailleurs, il n'y a pas que Marguerite puisque Armand accepte de plonger tout autant dans cet amour absolu; il succombe lui aussi comme si la maladie d'amour de Marguerite était contagieuse, toxique... Moi, je trouve que c'est une histoire intemporelle, sinon très actuelle, même si la production se passe toujours au XIX^e siècle et que Ceccaty ne l'a pas transposée dans un loft new-yorkais. Je pense aussi, comme cette maladie n'est jamais nommée et qu'elle a un rapport direct avec la sexualité, qu'on peut faire un rapprochement avec le sida, mais seulement dans le sens où cela souligne l'urgence de la passion qui unit les deux amants.»

Pour ce thème de la contamination, Robert Bellefeuille s'est entouré d'une équipe de concepteurs qui travaillent tous dans le but de transcrire dans la scène (Jean Bard), l'éclairage (Étienne Boucher), et les costumes (François Barbeau), cette volonté d'épurer pour que le texte traverse le corps de Marguerite... et qu'au bout du compte il nous frappe en plein cœur. Attention...

Le Devoir

LA DAME AUX CAMÉLIAS

De Renée de Ceccaty, d'après le roman d'Alexandre Dumas, fils. Mise en scène de Robert Bellefeuille avec Anne-Marie Cadieux dans le rôle-titre. Du 5 au 30 septembre, au TNM.

Plonger...

Diane Lavallée se joint au Théâtre du Désordre dans une aventure complètement folle: Trois

Vous prenez deux personnes, un duo quoi, et vous y ajoutez quelqu'un. Il n'y a plus de duo, bien sûr, mais qu'est-ce qui reste? Multipliez maintenant l'expérience en la faisant décrire par trois auteurs différents, sur trois modes complètement différents aussi... La suite à l'Espace libre.

MICHEL BÉLAIR

Par les temps qui courent, Diane Lavallée joue beaucoup plus au théâtre qu'à la télé ou au cinéma. On la voit régulièrement chez Duceppe depuis quelques années et elle a joué dans *Le Collier d'Hélène*, d'Hélène Fréchette, au Théâtre d'Aujourd'hui, il y a deux ans, en plus de fréquenter aussi les théâtres d'été... Le temps du pâté chinois est déjà bien loin derrière et la voilà aujourd'hui dans une production du Théâtre du Désordre, *Trois*, qui prend l'affiche mardi à l'Espace libre. Tôt en début de semaine dernière, à la veille des dernières générales, elle m'a raconté être plongée dans une «aventure fascinante»...

Des contraintes à la pelle

«Ça tombe plutôt bien, cette aventure, dit-elle. En travaillant avec une jeune compagnie, je retrouve à la fois des nouveaux défis et le plaisir de jouer. C'est un peu comme si j'avais à nouveau 20 ans! J'ai l'impression de "vraiment faire du théâtre", de vivre une expérience forte. De m'impliquer dans un projet très stylisé qui me stimule beaucoup. C'est bien. Surtout que j'ai de belles propositions pour le théâtre jusqu'en 2007.»

Ce projet, c'est d'abord celui de Yann Tanguay, l'âme du Théâtre du Désordre, une petite compagnie qui s'est fait remarquer avec 12, une série de douze monologues écrits par des auteurs différents qu'on a vue à La Petite Licorne puis qui s'est proménée dans le réseau des maisons de la culture. On peut résumer de façon simple le scénario de la nouvelle production: qu'est-ce qui se passe quand une troisième personne s'introduit dans un duo?

«Trois est une production typique du Théâtre du Désordre, comme l'explique Tanguay; elle s'est construite sur une série de contraintes délibérément voulues et choisies. Au départ, l'idée du duo brisé par l'arrivée d'une troisième personne s'est imposée. Mais comme la compagnie abor-

de le théâtre par le biais du jeu, j'ai voulu explorer le thème de façon dynamique en faisant appel à trois auteurs: Louis-Dominique Lavigne, Pascal Lafond et Marie-Eve Gagnon. Dès qu'ils ont accepté, je leur ai imposé trois contraintes "lourdes" en plus de les soumettre au hasard.»

L'aventure est un peu «tordue» puisque Tanguay et son metteur en scène Stéphane Saint-Jean ont demandé aux auteurs d'écrire chacun une courte pièce de 30 minutes sur le thème du duo brisé que l'on connaît. Mais il leur a aussi imposé de piger littéralement au hasard le duo de comédiens avec lequel ils allaient travailler, puis de choisir de la même façon le genre dramatique dans lequel leur histoire allait s'inscrire. Tout cela en deux mois!

C'est ainsi que Diane Lavallée s'est retrouvée à jouer dans une tragédie de Louis-Dominique Lavigne avec Elisa Compagnon. Que Pascal Lafond écrit la comédie dans laquelle jouent Philippe Lambert et Philippe Martin, et Marie-Eve Gagnon le drame défendu par Delphine Bienvenu et Yann Tanguay. Tout cela était placé avant même que quiconque ait lu une seule ligne de textes, sans savoir de quoi allait parler vraiment la pièce. Sans que Diane Lavallée ait même la moindre idée du personnage qu'elle allait jouer. («Je vous l'avais dit que c'était une expérience stimulante!») Les deux comparses iront toutefois jusqu'à me confier qu'on assistera ainsi au non-dialogue entre une mère et sa fille, qu'on rencontrera un homme généreux confronté à un don ultime et qu'on verra trois êtres exploser au milieu d'une clinique. Pour savoir sur quel ton chacune de ces histoires s'articulera, vous n'avez qu'à passer à l'Espace libre.

L'occasion est trop belle d'ailleurs pour ne pas souligner ici la constance et la rigueur des gens qui s'occupent du volet accueil de l'Espace libre, puisque ce travail vient se placer parfaitement dans le créneau exploré par la maison où l'on joue tout

VOIR PAGE E 4: LAVALLÉE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ANNE-MARIE CADIEUX / SÉBASTIEN RICARD

ÉRIC BRUNEAU / GINETTE CHEVALIER / BÉNÉDICTE DÉCARY / FRANÇOIS-KAVIER DUFOUR / GEOFFREY GAGNIER / ALBERT PALLASCO / PAUL SAVOIE / MONIQUE SPIAZIANI

514.866.8668 WWW.TNM.QC.CA

DÈS LE 5 SEPTEMBRE

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

30 août au 16 septembre 2006

Texte PASCAL BRULLEMANS à partir d'improvisations dirigées par Eric Jean

Traduction Anne-Catherine Lebeau

Mise en scène ERIC JEAN

Avec Héctor Castañeda Arceo, Ernesto Cortés, Ariadna Galván, Anne-Catherine Lebeau, Nelly Magaña, Nadia Molina, Janet Pinela, Christian Rangel

Concepteurs: Anne-Catherine Lebeau, Pierre-Étienne Locas, Dominique Mercier, Martin Sirois, Suzanne Trépanier

Une diffusion de la compagnie Cuatro Milpes Teatro et du Théâtre de Quat'Sous

Corps étrangers

Cuerpos extraños

Présenté exceptionnellement à Montréal

15 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT

Billetterie 514-845-7277

www.quatsous.com

THÉÂTRE DU DÉSORDRE

PRÉSENTE EN CODIFFUSION AVEC ESPACE LIBRE

TROIS!

DU 5 AU 23 SEPTEMBRE 2006, 20H

PRÉVENTE 2 billets pour 30\$

Achetez avant le 5 septembre pour profiter de cette offre. Valable pour les représentations du 5 au 12 septembre.

MISE EN SCÈNE Stéphane Saint-Jean

AVEC Delphine Bienvenu, Élisabeth Compagnon, Benoît Dagenais, Philippe Lambert, Marie-Eve Gagnon, Pascal Lafond, Louis-Dominique Lavigne, Diane Lavallée, Philippe Martin, Yann Tanguay

*Les mardis 12 et 19 septembre, 19h

RÉSERVATIONS 514-521-4191

espace LIBRE 25^e AN

1945 rue Fullum, Montréal

www.espacelibre.qc.ca

theatre@espacelibre.qc.ca

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

• Culture •

LAVALLÉE

Tout le monde n'avait encore travaillé ensemble qu'une seule fois à une semaine de la première

SUITE DE LA PAGE E 3

aussi volontiers sur la forme que sur le fond...

Le troisième

Reste quand même un mystère: le troisième. Ce personnage qui vient changer l'allure des choses en s'immisçant dans chacun des trois duos.

«Le troisième personnage est toujours le même, explique Tanguay. Il est joué par le même comédien, Benoît Dagenais, et l'on peut dire qu'il a été créé par les trois auteurs à partir d'une liste de neuf questions que je leur ai soumises. Trois auteurs, neuf paramètres: ça fait 27 caractéristiques au total, et je peux vous révéler que vous les retrouverez une seule fois toutes réunies dans le même personnage dans la tragédie de Louis-Dominique Lavigne...»

Est-ce à dire que les auteurs ont travaillé ensemble? «Non, pas du tout, répond l'instigateur du projet. Après la première lecture en groupe des textes, tout le monde a travaillé en sous-groupe avec le metteur en scène Stéphane Saint-Jean, qui lui est responsable de l'unité du spectacle. Comme il est le seul à en avoir une idée globale depuis le début, c'est lui qui, par exemple, a dessiné les scènes de transition entre chacune des trois parties, puisque nous ne voulions surtout pas que Trois

soit une sorte de festival de la courte pièce. C'est ainsi qu'un peu tout le monde sera là, sous la forme d'un chœur ou encore en tant qu'accessoiristes, pour assurer le passage d'un texte à l'autre [...] Ce qui ressortira de l'ensemble, je pense, c'est vraiment trois façons différentes de réagir à l'éclatement du noyau de base formé par chacun des duos.»

Si l'on a bien lu entre les lignes, cela signifie aussi que tout le monde n'avait encore travaillé ensemble qu'une seule fois mardi dernier lorsque j'ai rencontré Diane Lavallée et Yann Tanguay. À une semaine de la première, c'est quand même un «détail» à signaler!

Autre détail: Yann Tanguay et son équipe semblent vouloir simplifier de plus en plus leur penchant pour les mathématiques puisque leur prochain travail (qui pourrait porter le titre de 2) ne devrait faire appel qu'à deux auteurs.

Pourquoi faire simple quand rien ne l'est jamais vraiment?

Le Devoir

TROIS

Une production du Théâtre du Désordre mise en scène par Stéphane Saint-Jean. À l'Espace libre du 5 au 23 septembre. Rens.: 514 521-4191.



Le metteur en scène Yann Tanguay en compagnie de la comédienne Diane Lavallée

SINHA DANSE
BENCHES
13 AU 23 SEPTEMBRE 20 H

CHOREGRAPHE: ROGER SINHA
ASSISTANTE AU CHOREGRAPHE: SOPHIE MICHAUD
INTERPRETES: TOM CASEY, SOPHIE LAVIGNE, BENOÎT LEDUC, JULIE MARCIL
ROGER SINHA, NEELANTHI VADIVEL // ÉCLAIRAGES: HUGH CONACHER
COMPOSITEURS: DINO GIANCOLA, CHARMADINE LEBLANC
DÉCOR: ATELIER DE CRÉATION ALAIN CHAÎFEX
D'APRÈS UN CONCEPT DE ROGER SINHA

PHOTO: ROGER SINHA ET JULIE MARCIL / CAR JONNEY BLAISE

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514 525.1500

ADMISSION 514 790.1245

DANSE



SERGE CASTONGUAY

La chorégraphe Catherine Castonguay présente ses *Intra-Terrestres* au Studio 303.

L'union fait la force

La relève fait bouger la danse autrement

FRÉDÉRIQUE DOYON

Plus engagés, sensibles à la démocratisation de la danse et axés sur la collaboration, les créateurs de la relève en danse prennent leur place. Et s'il y a peu de vitrines pour eux, qu'à cela ne tienne, ils s'en inventent.

Depuis quelques années en effet, la rentrée en danse se vit au rythme trépidant de la relève. Si auparavant seul le théâtre de Tangente annonçait en septembre sa série Danses buissonnières vouée aux futurs et aux nouveaux diplômés, aujourd'hui les annonces de spectacles et de projets pleuvent.

Il faut dire que l'air du temps s'y prête. Le Conseil des arts de Montréal formait récemment un comité pour outiller la relève artistique. Il y aura même une journée de la relève (toutes disciplines confondues) le 16 septembre prochain.

Car s'ils bénéficient de nouveaux outils (Internet) pour se promouvoir et des structures que les générations précédentes ont établies, les ressources financières s'amenuisent alors que les finissants continuent d'affluer sur le marché professionnel. Pour doubler d'effort et d'imagination, ils se rassemblent donc en collectifs de diverse nature, faisant toujours présider un esprit de collaboration à leur démarche créatrice. «L'union fait la force» pourrait être leur credo.

Travailler dans un autre cadre

«Quand on est jeune et sans moyens, ça renforce de se regrouper», affirme Katya Montagnac, interprète de la 2^e Porte à gauche, une petite organisation qui multiplie les projets rapprochant la danse du public depuis deux ans et qui présente jusqu'à lundi *The Art* (prononcez «Déhors»), dans lequel 12 équipes de chorégraphes et de danseurs investissent le carré Saint-Louis et la rue Prince-Arthur (performances en continu, de midi à 18h). Bien consciente qu'il s'agit là d'une évidence qui a toujours prévalu, qu'elle n'attribue pas spécifiquement à la génération émergente, elle évoque les projets de création collective des pionniers comme Ginette Laurin, Daniel Soulières, et bien d'autres.

Pourtant, l'esprit collectif tend à s'ancrer plus profondément chez les nouvelles générations. Derrière l'esprit de collaboration, il y a aussi la volonté de travailler autrement, en éradiquant entre autres le modèle du créateur unique, note Frédéric Gravel, aussi membre de la 2^e Porte à gauche.

«C'est presque toujours le même paradigme de diffusion», dit-il, évoquant la chaîne: un chorégraphe crée une œuvre avec des interprètes et la présente dans un lieu spécialisé, intègre un circuit de diffusion, puis part peut-être en tournée. «À la 2^e Porte, on essaie de trouver des approches plus participatives, où le public aborde la danse autrement.» D'ailleurs, une des caractéristiques de la relève,

selon Katya, «c'est d'aller vers le public plutôt que de l'attendre dans une salle de spectacle».

Ces nouvelles manières de faire remettent en cause les critères sur lesquels reposent actuellement les demandes de subventions, des critères qui ne colent plus à leur réalité artistique, comme le soulignait le Regroupement québécois de la danse dans une étude de 2002 sur la situation des interprètes. Une préoccupation qui est au cœur de la planification stratégique des conseils des arts. Selon un rapport consulté par *Le Devoir*, le Conseil des arts du Canada cherche à soutenir des modèles de gestion plus souples.

À l'avantage de partager des ressources, le regroupement favorise aussi le partage des risques liés à la création et à l'exploration d'autres manières de faire émerger la danse dans la sphère sociale.

«Ce qui distingue la génération actuelle, note Katya Montagnac, auteure d'un article sur les audaces de la relève tout juste paru dans les *Cahiers de théâtre Jeu*, c'est son implication dans le milieu

et son engagement quasi politique, dans le sens de remettre en question le rôle de l'art, de l'artiste dans la société, et la place de la représentation et du spectacle dans la vaste industrie du loisir et du divertissement.»

Cette dimension engagée se traduit bien souvent par une sensibilité particulière à l'accessibilité des œuvres, par un désir de montrer que la danse n'est pas un art aussi hermétique qu'on le croit parfois. La jeune chorégraphe Catherine Castonguay, qui présente *Les Intra-Terrestres* au Studio 303, aboutissement d'une résidence de plus de deux mois, mise sur l'aspect multidisciplinaire de son travail pour y arriver.

«Je mélange toujours les genres, dit celle qui a aussi fait des études de théâtre et de chant. Dans *Les Intra-Terrestres*, il y aura de la musique en direct et des projections vidéo et j'ai choisi trois danseurs et deux non-danseurs comme interprètes. Pour moi, c'est une façon de proposer quelque chose de plus accessible.»

On ne s'étonne donc pas de la réponse de Dena Davida, fondatrice et directrice artistique de

Tangente, théâtre dédié à la relève, quand on lui demande ce qui caractérise le plus essentiellement la jeune génération. «L'éclectisme (dans le sens postmoderne de mélanger les influences diverses), écrit-elle depuis l'Europe en guise de réponse à notre courriel, deux semaines avant le coup d'envoi des *Danses buissonnières*; le désir de toucher profondément le public, un humanisme et un engagement social, de vastes habiletés, le travail interdisciplinaire et collectif. Il n'y a plus cette utopie d'une école québécoise, mais bien plus de variété esthétique en matière de forme, de contenu et de style. Et ils sont extrêmement entreprenants, voire «entrepreneurial», dans la recherche des ressources et des moyens.»

Le Devoir

THE ART

Du 1^{er} au 4 septembre au carré Saint-Louis et rue Prince-Arthur

DANSES BUISSONNIÈRES

Du 14 au 17 et du 21 au 24 septembre à Tangente

LES INTRA-TERRESTRES

Vernissage-danse de Catherine Castonguay et Dominique Bouchard, du 15 au 17 septembre au Studio 303



Toute l'équipe de la 2^e Porte à gauche.

SOURCE 2^e PORTE À GAUCHE

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Les chefs à l'épreuve de la Neuvième

CHRISTOPHE HUSS

Cent cinquante? Deux cents? Combien d'enregistrements, officiels ou tirés de concert, sont parus en disque compact? C'est la même œuvre, cela doit bien se ressembler, me direz-vous. Pas sûr. Pas sûr du tout...

Chaque chef digne de ce nom éprouve un petit picotement à se frotter à la Neuvième Symphonie de Beethoven. J'ai rencontré des chefs sûrs de leur fait: «Mon éditeur n'arrête pas de me demander de refaire la Neuvième de Beethoven. Je n'arrête pas de lui répondre: "Que voulez-vous que je fasse de mieux?"», me confiait Günter Wand, avec raison.

J'ai aussi croisé d'éternels insatisfaits. Georg Solti par exemple, en 1991: «J'ai hâte de refaire la Neuvième de Beethoven. J'ai tout repris à zéro, pour ne pas me laisser influencer par une "tradition". Mon dernier enregistrement est trop lent, surtout l'adagio.»

Sauf pour ceux que la médiocrité ne fait douter de rien, ou, à l'inverse de l'échiquier, les chefs visionnaires et prémédités tel Günter Wand, en découvrant avec la Neuvième est un constant *work in progress*. Le grand Carlo Maria Giulini, auquel Deutsche Grammophon avait offert le Philharmonique de Berlin pour enregistrer cette symphonie en février 1989, fit un geste rarissime dans sa carrière. Il arrêta l'enregistrement pendant la finale et renvoya tout le monde à la maison. Rendez-vous même lieu, exactement un an plus tard, avec d'autres solistes, pour conclure l'un des plus beaux enregistrements de la discographie.

La tradition

Au temps des disques 78 tours, le choix n'était pas vaste. En Amérique du Nord, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, on trouvait les enregistrements américains (Ormandy et Stokowski) et ceux de chefs allemands. Parmi eux, deux anciens, Oscar Fried et Felix Weingartner, et deux jeunes loupes, Eugen Jochum et Karl Böhm. Tout différenciait Fried et Weingartner, les deux premiers chefs de la Neuvième Symphonie au disque. Le premier était attaché au XIX^e siècle, une tradition d'expression des sentiments, avec accélérations et ralentis. Le second était l'homme d'un manifeste pour une «nouvelle objectivité» de l'interprétation. En ce sens, Weingartner est le premier chef de l'ère moderne.

Les deux traditions seront fusionnées par le célèbre Wilhelm Furtwängler, qui rejetait «la réflexion musicale du XIX^e siècle» tout en précisant: «Cela ne signifie en aucun cas que la musique, spécialement celle de Beethoven, ne puisse pas ou ne veuille pas exprimer des sentiments humains.» Pour Furtwängler, «les thèmes de Beethoven s'affrontent comme les personnages d'un drame». Une dizaine de concerts du chef allemand ont été publiés, dont trois légendaires: 1942, une bourrasque en pleine guerre, devant un parterre de dignitaires nazis; 1951, pour la réouverture de Bayreuth (le plus connu); et 1954, le dernier, à Lucerne, la plus belle version et la mieux enregistrée.

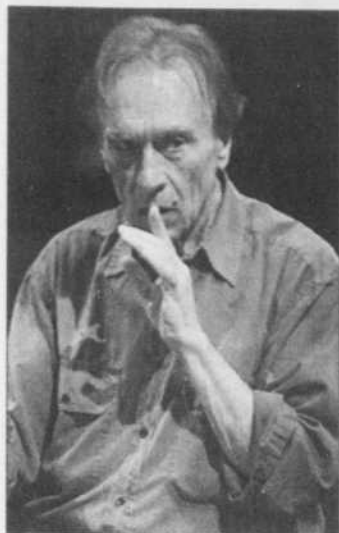
Dans son disque auquel il faisait référence, Georg Solti s'était fait piéger par la tradition Furtwängler, celle, notamment d'un 3^e mouvement très lent, d'un romantisme profond. Aujourd'hui, époque d'un retour vers «l'objectivité de la partition» et même d'une quête, ces tempos sont devenus presque anachroniques.

Références

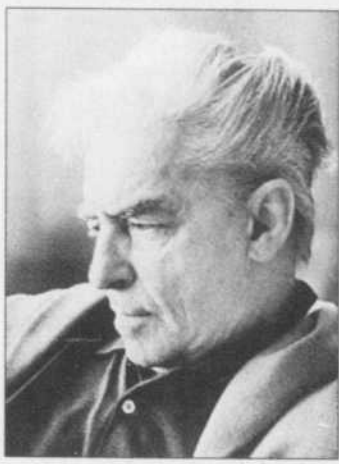
La vision beethovenienne de Furtwängler, mort il y a cinquante-deux ans, imprègne encore certains interprètes. Pourtant, à son époque déjà, des chefs avaient suivi et cultivé la voie tracée par Weingartner. On peut citer Toscanini, un peu sec, Scherchen, le spécialiste de musique contemporaine, et un *outsider* auquel personne ne pense: Charles Munch. Le chef alsacien, qui avait été violon solo à Leipzig, combinait le meilleur de la culture allemande et de la tradition française. Son enregistrement de 1958 (RCA), hélas rare, est un ouragan salutaire, plus orchestral que vocal hélas.

Herbert von Karajan a cultivé le même type d'interprétation, mais avec deux différences fondamentales: un hédonisme sonore qui mise avant tout sur la force des cordes et qui «bouche» un peu la transparence de l'orchestration, et un côté martial dans la finale, qui, personnellement, me déplaît beaucoup.

Il n'est donc pas étonnant que le grand humaniste Carlo Maria Giulini (DG) ait réussi un enregistrement majeur. Comme Günter Wand, Giulini est un architecte de la musique. Les neufs de leurs cathédrales sonores laissent passer des rais de lumière (timbres de



Claudio Abbado



Herbert von Karajan

bois, de vents et de percussions) qui colorent l'ensemble. Giulini est plus posé et plus solennel, Wand plus énergique, mais ce sont mes deux préférés.

Certains chefs se sont posés des questions fort pertinentes. La Neuvième regorge de pièges dans les couleurs, les équilibres sonores, la qualité des attaques de vents, et surtout les tempos et leurs changements. La plus intéressante énigme se présente au début de la finale, dans les interventions rageuses des contrebasses, où une sibylline indication contradictoire de Beethoven — «selon le caractère d'un récitatif, mais in tempo» — sème le trouble: 98 % des chefs la jouent comme un récitatif ralenti 2 % «in tempo». Le pionnier de cette dernière école, qui a ma faveur, est Hermann Scherchen. Il a été suivi notamment par Christopher Hogwood, Roger Norrington et Michael Gielen (EMI). Ce dernier est le plus intéressant pour qui veut écouter une Neuvième «objective» (les notes, rien que les notes...) et, de ce fait, radicale, puisque personne, ou presque, ne joue ce qui est écrit!

Nos recommandations

■ Furtwängler 1954 (Tahra), Munch 1958 (RCA), Wand 1986 (RCA), Gielen 1986 (EMI), Giulini 1990 (DG).

■ Premier choix: Wand (RCA).

■ Autres chefs intéressants (en stéréo): Karajan 1962 (DG), Blomstedt 1980 (Brilliant), Barenboim 1999 (Warner).

■ En vidéo: Karajan 1968 (DG), Bernstein 1989 (EuroArts), Abbado 2001 (TDK).

■ N.B.: ce choix a été effectué dans l'absolu, sans tenir compte des disponibilités de plus en plus erratiques et aléatoires des disques.

CHRISTOPHE HUSS

Le programme choisi par Kent Nagano pour inaugurer son mandat de directeur musical de l'OSM ne se résume pas au finale de la plus célèbre des symphonies. La première œuvre que dirigera le successeur de Charles Dutoit est *The Unanswered Question*, une «contemplation symphonique» composée par l'Américain Charles Ives en 1906. Mais la Neuvième de Beethoven aussi, par sa singularité, sa diversité et sa complexité, se nourrit d'un certain nombre d'énigmes.

Mercredi soir, 6 septembre 2006, le Québec entier sera au diapason de Beethoven. S'il y a un «miracle Nagano», en voici le premier signe: la télévision de Radio-Canada s'intéresse de nouveau à la musique classique, au point de consacrer sa soirée à Kent Nagano et de diffuser une partie du concert en direct. Le public pourra aussi suivre le concert sur écran géant sur l'esplanade de la Place des Arts, et tous les auditeurs d'Espace Musique auront droit à l'intégralité de l'événement à la radio. On annonce même que les cloches des églises de la métropole sonneront à tout-va — et de concert — à 20h30. C'est à se demander quel serait le «plan B» si le pape annonçait une visite à Montréal: un emballage de toutes les églises par Christo? De quoi justifier largement les allusions à la venue de ce «messie» à la crinière noire à la tête de l'OSM. Sans doute parce que Montréal le vaut bien...

Or ce qu'on attend tout simplement de Kent Nagano, c'est de redorer le blason de l'OSM en faisant progresser l'orchestre, de nous faire découvrir de nouveaux répertoires et de nous donner des concerts électrisants. C'est le troisième volet de cette mission qui nous mobilisera mercredi. Tout le Québec, donc, sera mis au contact de la Neuvième Symphonie de Beethoven. Mais que sait-on de la Neuvième? Une longue maturation, une composition d'un nouveau type, la première intrusion de la voix dans le monde de la symphonie. Il y a plus, beaucoup plus... Voici quelques clés qui vous feront peut-être écouter la Neuvième avec des oreilles neuves et vous donneront des repères sur les réponses apportées par Kent Nagano à ces «unanswered questions» que pose ce monument musical.

L'idéal grec

Si, s'agissant du concert de mercredi, il vous prend l'idée (folle) de cliquer sur le lien «En savoir plus» sur le site de l'OSM, voici ce que vous lirez: «La Neuvième Symphonie de Beethoven fait appel à une conception renouvelée de la pensée musicale et artistique, ainsi que de l'esthétique comme utopie politique et morale. Sa thématique, aussi complexe que la vie humaine, pose de nombreuses questions existentielles. Des thèmes multiples sont abordés, tels la souffrance et la manière de la surmonter, la liberté et la dignité humaine, l'espoir et le désespoir, tout comme les limites et leurs dépassements. Une dimension sacrée imprègne cette œuvre, particulièrement le dernier mouvement, dans lequel des millions d'êtres s'interrogent — allégoriquement — sur la Création et se voient renvoyés vers le ciel étoilé et la présence de Dieu le Père.» Même s'il y a là un fond de vérité, il est difficile d'imaginer qu'un discours puisse se situer plus radicalement aux antipodes de la faculté que l'on semble vouloir conférer à notre nouveau chef de faire «reconnecter» un public plus large avec la

musique classique! Ne vous découragez pas! Non, la musique, ce n'est pas forcément de la trituration conceptuelle. C'est aussi la curiosité, la découverte, l'émotion et le plaisir des sens.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ce qu'on attend tout simplement de Kent Nagano, c'est de redorer le blason de l'OSM en faisant progresser l'orchestre, de nous faire découvrir de nouveaux répertoires et de nous donner des concerts électrisants.

Pour écouter la Neuvième de Beethoven et en saisir la singularité, il y a, c'est vrai, quelques éléments éclairants ou repères utiles. Ils découlent de la vie du compositeur, de son cheminement musical et de sa rencontre avec les écrits de divers penseurs, d'un courant aussi, très fort en Allemagne, idéalisant la Grèce antique.

Beethoven n'était pas un créateur dans sa bulle, se contentant d'enfiler des notes. Il connaissait notamment bien la littérature. «Plutarque m'a conduit à la résignation», écrit-il à son ami Wegeler, lorsqu'il lui confie, pour la première fois, en 1801, le lourd secret de la surdité qui le tourmente depuis trois ans. Ce recours à Plutarque évoque, pour les fins esprits de l'époque, la capacité de résistance à la douleur par une inébranlable force intérieure. Les références à Plutarque, on les retrouve dans les écrits de Schiller (*Les Brigands*), ce Schiller qui écrivait l'*Ode à la joie*! Beethoven est pètri de culture classique (les Grecs — Homère et Plutarque —, mais aussi les Latins). Parmi les écrivains de son temps, deux figures majeures se détachent: Goethe et Schiller.

Cette considération nous enseigne une donnée précieuse sur la musique: la filiation grecque et la fidélité aux idées de grandeur et de proportions. Elle nous donne aussi une clé pour son interprétation: une implacabilité qui met en œuvre une «architecture de la musique». Rien n'est moins velleitaire, rien n'est plus prémédité et structuré que la Neuvième Symphonie de Beethoven.

Fraternité

Romain Rolland a consacré de nombreux écrits à Beethoven dans les années 1930 et 1940. On lui doit une idée forte et juste qui éclaire encore davantage notre écoute: «Chacune des huit autres sympho-

nies est l'expression immédiate d'un moment de vie, d'une grande heure. [...] La Neuvième Symphonie est un confluent. En elle se sont rejoins et mêlés de nombreux torrents venus de très loin et des régions les plus diverses, de rêves, de volontés, d'hommes de tous âges. Elle est aussi un regard en arrière, planant d'un sommet sur tout son passé.»

Rien n'est plus vrai, avec, là aussi, des incidences sur la symphonie, sa composition et son interprétation. Voici un exemple ponctuel, que j'avoue avoir découvert cette semaine. En 1802, vingt-deux ans avant la création de la Neuvième Symphonie, Beethoven en a assez des intrigues viennoises et rêve de s'installer à Paris. Paris, le centre d'une «nouvelle manière» (les mots sont de Beethoven) d'écriture de la musique, est le lieu rêvé pour un compositeur lui aussi novateur.

Il compose, pour se faire remarquer dans la capitale française, une œuvre intégrant à la fois les couleurs sonores et les idées de la Révolution: la *Symphonie héroïque*, sa troisième. Le projet de déménagement avortera, et cette dimension «française» (un son clair, des accents tranchants, une orchestration cuivrée) de la 3^e Symphonie n'est que très rarement mise en évidence par les chefs. Paavo Järvi, à Lanau-dière, en 2005, a en tout cas mis le doigt dessus.

Vingt ans plus tard, Beethoven compose la Neuvième. Or le texte du finale contient un mot essentiel: «Brüder» (frères). Et voici que Beethoven compose une marche (genre très français) sur le texte «Suivez, frères, votre voie; heureux comme un héros allant vers sa victoire», chanté par le ténor solo. L'orchestration de cette marche? Cymbales, triangle, grosse caisse, piccolo, deux bassons, un contrebasson, etc. Cette marche, qualifiée de «turque» par tous les commentateurs, n'est-elle pas plutôt française, avec ces couleurs très claires et quasi militaires, si ouvertement françaises? Un hommage à une certaine Révolution et à ses idéaux de fraternité? Parmi les cent cinquante (ou plus) enregistre-

ments de la symphonie, un seul chef a mis en valeur cette couleur précise: Günter Wand, que Kent Nagano prend souvent pour modèle.

Un message

Des concepts méritent d'être brassés s'ils permettent d'éclairer l'écoute musicale. De ce point de vue, il est indispensable de dire un mot du contenu idéologique de la symphonie. Si Beethoven a attendu dix ans avant de recomposer une symphonie, qui s'inscrit entre d'autres œuvres profondément révolutionnaires — la *Missa solennelle* et la *Sonate pour piano* «Hammerklavier» avant, et les «derniers quatuors» après —, c'est pour inventer un concept nouveau.

Ce concept implique des dimensions vastes, on l'a vu, mais aussi l'introduction de la voix. Cette voix (quatre solistes et un chœur) énonce un poème de Schiller, dont Beethoven a remanié la structure pour mettre en exergue trois idées fortes: la joie («Freude»), cette «étincelle divine», la fraternité («Brüder») et la croyance en une force supérieure divine bienveillante, le cher Père («Lieber Vater»). La joie, aspiration essentielle des hommes, peut être atteinte par la fraternité et tendre vers le divin...

C'est pour cela que l'on dit souvent qu'une interprétation de la Neuvième Symphonie de Beethoven «tend vers la finale». Les trois premiers mouvements sont trois étapes d'une quête inachevée, jusqu'à cette leçon et cette résolution par l'union (ni sacrée, ni opératique) de la musique et de la parole.

D'ailleurs, le premier geste musical de Beethoven dans ce finale est de composer un tumulte sonore dans lequel réapparaissent les thèmes de ces trois premiers mouvements. Ils seront littéralement «balayés» les uns après les autres. Emergera alors la solution, le thème de la joie, celui qui sera repris et amplifié par la voix.

Evidemment, Beethoven ne composera plus de symphonie après cela. Plus encore, il laissera ses successeurs dans l'embarras quant à la voie à suivre. Malgré la *Symphonie n° 2* «Lobgesang» («Chant de louanges») de Mendelssohn, on peut dire qu'il faudra attendre soixante-dix ans, l'année 1894, pour qu'un compositeur, Mahler, se frotte directement au modèle, avec sa 2^e Symphonie, «Résurrection».

Collaborateur du Devoir

LA NEUVIÈME DE BEETHOVEN

Avec Angela Denoke, soprano, Marie-Nicole Lemieux, alto, Michael Schade, ténor, Alan Held, baryton. Chœur et Orchestre symphonique de Montréal, direction: Kent Nagano. À la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, à la télévision et à la radio de Radio-Canada, et sur grand écran sur l'esplanade de la Place des Arts, mercredi 6 septembre à 20h.

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE

MERCREDI 13 SEPTEMBRE À 20H00
LE NEM ET IRVINE ARDITTI
CONCERT DE LA RENTRÉE

SOLISTE INVITE: IRVINE ARDITTI, VIOLON
ROGER REYNOLDS (ÉTATS-UNIS), ASPIRATION (2005)
MICHAEL DENHOFF (ALLEMAGNE), MALLARME (2005)
YANNICK PLAMONDON (CANADA), JETTY (2005)
TOMBEAU DE ROBERT DUTCHER

*Première mondiale
**Première mondiale

SALLE CLAUDE-CHARPAIN DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
201, VINCENT D'INDY (MÉTRO EDOUARD-MONTPETIT)
(ENTRÉE LIBRE) CONTRIBUTION VOLONTAIRE

RENSEIGNEMENTS: WWW.LENEM.CA - (514) 343-5535 - INFO@LENEM.CA

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

ABONNEZ-VOUS !
UNE SAISON 2006-07
TOUT EN MOUVEMENT

SÉRIE MÉTROPOLE
C.P.E. BACH: LE MIRACLE DE L'INVENTION, À LA SALLE POLLACK
DE L'UNIVERSITÉ MCGILL / 17 SEPTEMBRE 2006
REQUIEM DE MOZART | UNE JOURNÉE AVEC JOSEPH HAYDN | ISRAËL EN ÉGYPTÉ
Billetterie Articulée: 514 844-2172 | Sans frais: 1 866 844-2172

SÉRIE CAPITALE
C.P.E. BACH: LE MIRACLE DE L'INVENTION / 15 SEPTEMBRE 2006
LE COR ENCHANTÉ | UNE JOURNÉE AVEC JOSEPH HAYDN | LA NUIT TRANSFIGURÉE | ISRAËL EN ÉGYPTÉ | LA PASSION SELON SAINT-JEAN | STABAT MATER PERGOLESI ET VIVALDI |
Billetterie du Grand Théâtre de Québec: 418 643-8131 | Sans frais: 1 877 643-8131

ABONNEZ-VOUS AVANT LE 4 SEPTEMBRE ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UN PRIX GRANDS CRUS CLASSES POUR DEUX PERSONNES. SOUPER DÉGUSTATION, DEUX NUITS À L'HÔTEL ET DEUX PETITS-DEJEUNERS.

www.violonsduroy.com

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC: **Hydro Québec**
PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL: **SSQ Groupe financier**

À qui profite le QIM?

Emily Carr

Nouvelles perspectives

2 juin • 4 septembre 2006

Présenté par

Financière  Sun Life

Organisé par le Musée des beaux-arts du Canada
et la Vancouver Art Gallery

Avec l'appui du ministère du Patrimoine canadien

(613) 990-1985 1-800-319-ARTS
380, promenade Sussex, Ottawa musee.beaux-arts.ca/emily



Musée des beaux-arts
du Canada

National Gallery
of Canada



OTTAWA CITIZEN



CBC
TELEVISION



corus



Canada

Cinéma



eXCentris

EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

CHANGEMENT D'ADRESSE

/ EMMANUEL MOURET

15h15 - 17h00 - 19h00
21h00

Répression 101

Alain Tasma fait ici l'inventaire des actes de répression dont les Algériens étaient les victimes, des marques d'inquiétude chez les autorités françaises et des traces d'indifférence dans la population

**NUIT NOIRE,
17 OCTOBRE 1961**

Drame historique d'Alain Tasma. Avec Clotilde Coureau, Thierry Fortin, Jean-Michel Portal, Ouassini Embarek, Atmen Kelif, Florence Thomassin. Scénario: Patrick Rotman, François-Olivier Rousseau, Alain Tasma. Image: Roger Dorieux. Montage: Marie-Sophie Dubus. Musique: Cyril Morin. France, 2005, 108 min.

MARTIN BILODEAU

À première vue, les événements reconstitués dans *Nuit noire, 17 octobre 1961* peuvent nous sembler lointains. Or quelques minutes devant cette belle et puissante chronique suffisent à nous rappeler qu'ils sont d'une actualité criante. À preuve: le film d'Alain Tasma, d'abord produit pour la télévision française, a été exploité en salle, l'automne dernier en France, en même temps que les banlieues multiethniques s'embrasaient. Coïncidence. Les discours dérouterants du ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy, dans la foulée, semblaient se faire l'écho de ceux, dans le film, de Maurice Papon, qui en sa qualité de préfet de police de Paris à l'époque a ordonné la répression meurtrière des 20 000 manifestants pacifiques qui ont défilé dans les rues de Paris à la demande du Front de libération nationale algérien (FLN).

Cela dit, l'actualité de cette chronique dépasse largement le cadre de la France contemporaine, ce qui la rend encore plus précieuse et encore plus éclairante. Les scénaristes (dont l'historien Patrick Rotman) ont reconstitué les événements (le récit s'amorce une dizaine de jours avant la date du titre) en

entremêlant avec soin et intelligence les destins d'une dizaine de personnages: un étudiant algérien marchant sur des œufs dans l'espoir d'échapper aux contrôles policiers (Ouassini Embarek), un jeune policier scandalisé par le racisme de ses confrères (Jean-Michel Portal), une journaliste mondaine entraînée dans la tourmente par une collègue sympathisante du FLN (Clotilde Coureau et Florence Thomassin, respectivement), un organisateur de la cellule locale du FLN à Nanterre (Atmen Kelif), etc.

Sans démagogie (on est à des années-lumière de la leçon d'histoire), sans jamais stopper le récit, Tasma fait l'inventaire des actes de répression dont les Algériens étaient les victimes, des marques d'inquiétude chez les autorités françaises, des traces d'indifférence dans la population. Peu à peu la tension monte, jusqu'à l'éclatement des événements dont l'histoire française, au dire d'Alain Tasma, n'a retenu que l'anecdote.

Si le cinéaste prend visiblement le parti des Algériens et de leurs supporters, le portrait qu'il fait du FLN, organisation qui taxait les immigrants à la manière d'une organisation mafieuse et se mettait à dos l'opinion publique en tuant des policiers au hasard, est nuancé et rigoureux. Cette rigueur, ainsi que ce parti pris pour la nuance et la vérité plurielle, s'étend à l'ensemble de ce film captivant, qui relève un pari risqué: parler simultanément aux spectateurs avertis et à un public qui ignore à peu près tout de ces événements.

La caméra numérique nerveuse, à l'épaulée, et le montage elliptique aux angles saillants traduisent avec force l'urgence, la clandestinité et le tumulte dans lequel sont emportés les person-



Une scène du film *Nuit noire, 17 octobre 1961*, d'Alain Tasma

SOURCE FILMS SEVILLE

nages. Dans cette *Nuit noire*, on s'enfonce avec eux, sachant qu'au petit jour ce film précis, intimiste et universel nous aura transformés.

Collaborateur du Devoir



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

**Du 2 septembre
au 15 octobre 2006**

**IMAGES
IMAGINÉES**

Anne Eaton Parker
& Max Wyse

Une exploration
surréaliste du monde
de l'imagination

**Vernissage
avec les artistes :**

Le Mercredi 6 septembre à 19h

Info: (514) 630-1254

Thomas Kneubühler

Private Property
Propriété Privée

6 Septembre au 1 Octobre, 2006

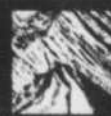
Centre d'art Amherst. Vernissage le 6 Septembre à 17:00 hrs

Projex Mtl 1000 rue Amherst, #103 Montréal T. 514.570.9130

www.projex-mtl.com

mercredi - dimanche 12h00 / 17h30

4844 boul. Saint-Laurent galerie espace www.galerie-espace.ca
Dès le 8 septembre **Laurent Bouchard** 514.910.8906



FONDATION
DEROUIN PRÉSENTE

LE VOYAGE II DESCENTE DE LA RIVIÈRE DU NORD

Musicalisation de
l'événement par
le groupe
ESPACES
SONORES
ILLIMITÉS

Invités d'honneur

de René Derouin :

JOËL LE BIGOT

FRANCINE GRIMALDI ET LOUIS HAMELIN

3 septembre : événement performance • Le Voyage II • à 13 h 30. Info (819) 322-7167

— LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN —

Aujourd'hui, 2 septembre : rencontre avec Daniel Hogue à 15 h

OUVERT LUNDI 4 SEPTEMBRE

À VAL-DAVID du 5 août au 24 septembre 2006

OUVERT les SAMEDIS et DIMANCHES de 10 h à 18 h

www.fondationderouin.com

ESPACE GO

★
NOUVELLE
SAISON
★

**2006
2007**

★
transat
PARTENAIRE DU SAISON

LU

★ **VS** ★

VU

ESPACE GO

★
SAISON
2006-2007
★

DE LA PAROLE
AUX ACTES

★
transat
PARTENAIRE DU SAISON

JOUE

★ **VS** ★

PÊCHE

LA FIN DE CASANOVA

MARINA
TSVETATEVA

PIERRE
LEBEAU

ÉLIANE
PRÉFONTAINE

DENIS
MARLEAU

GAËTAN
NADEAU

12 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 2006

Théâtre ESPACE GO
4890, boul. Saint-Laurent, Montréal
ESPACEGO.COM
BILLETTERIE (514) 545-4890



Une création d'URU, en coproduction avec ESPACE GO et
le Théâtre français du Centre national des Arts du Canada

LA FIN DE CASANOVA
12 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 2006

COCHON AVEC MOI (C'EST L'HYVER)
17 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 2006

BLUE HEART
12 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2006

JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE
17 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2006

FORÊTS
9 JANVIER AU 10 FÉVRIER 2007

UNDER CONSTRUCTION
17 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2006

SWIMMING IN THE SHALLOWS
10 FÉVRIER AU 17 MARS 2007

THEATRE DE L'OPUS

DE LA PAROLE AUX ACTES

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1R5 / WWW.ESPACEGO.COM

★ Billetterie 514.845.4890 ★



Cinéma



Camilla Belle et Elisha Cuthbert, au piano, dans *The Quiet*, de Jamie Babbit

ARI BRISKMAN

Dans l'oreille d'une sourde...

THE QUIET

Réalisation: Jamie Babbit. Scénario: Abdi Nazemian, Micah Schrarft. Avec Elisha Cuthbert, Camilla Belle, Martin Donovan, Edie Falco, Shawn Ashmore. Image: David Mullen. Montage: Joan Sobel. Musique: Jeff Rona. États-Unis, 2005, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Elle est la dépositaire de secrets que tous croient bien gardés car, même si on les chuchote dans le creux de son oreille, Dot (Camilla Belle) ne peut les entendre; c'est du moins ce que son entourage imagine en lui confiant ses pulsions meurtrières, ses obsessions corporelles ou ses désirs pédophiles. C'est beaucoup pour une pauvre adolescente tourmentée, toujours réfugiée derrière ses cheveux ébouriffés et ses vêtements trop grands, sourde-muette et souffre-douleur de son école.

Dans *The Quiet*, le deuxième long métrage de Jamie Babbit (*But I'm a Cheerleader*), la banlieue devient un territoire d'horreurs souterraines, un volcan sur le point d'entrer en éruption. Or rien ne laisse croire que tant de choses sordides hantent la maison où Dot a échoué, orpheline accueillie par un couple en apparence irréprochable, Olivia (Edie Falco) et Paul (Martin Donovan), bien que leur fille Nina (Elisha Cuthbert), qui ferait ombrage à Paris Hilton, ne peut supporter la présence de cette névrosée sur deux pattes.

Dot n'entend rien (supposé-

ment...), mais elle voit tout: la dépendance d'Olivia aux médicaments, les manigances de Nina et surtout ses ébats amoureux avec son père Paul, rongé par la culpabilité mais pas au point de vouloir s'amender. C'est dans ce climat de mensonges et de perversions que les deux rivales deviendront bien plus que des sœurs adoptives: elles se révéleront d'étonnantes complices — chacune détenant un secret qui, révélé, peut précipiter la chute de l'autre... — pour faire voler en éclats l'image de cette famille parfaite.

Les tourments de l'adolescence ne prêtent pas à la rigolade dans *The Quiet*, et ces enfants du cellulaire ne sont pas ici que des archétypes, de simples petites

boules de névroses. Il y a même une certaine sympathie qui se dégage de ces jeunes filles en fleurs (très fanées...), entourées de la faune de leurs semblables dépeints avec une certaine justesse de ton. Il en va de même pour leurs parents, rôles assumés par deux solides acteurs capables d'une réelle sensibilité derrière les caricatures que les scénaristes Abdi Nazemian et Micah Schrarft ont esquissées.

Ces observations sensibles ne

font pas nécessairement le poids devant les dérapages qui s'accroissent tout au long de ce récit aux contours gothiques avec cette maison de banlieue aux pièces dénudées et sombres comme dans un château de Transylvanie, où trône un immense piano à queue... Et on passera vite devant les symboles (dont celui, ridicule, de l'ours en peluche transformé en poupée vaudou grâce à un fer à repasser) qui transforment peu à peu ces deux filles sorties

d'une version adolescente des *Bonnes* de Jean Genet. Quoique Nina, grâce au charme ravageur d'Elisha Cuthbert, pourrait revendiquer une filiation avec la Sharon Stone de *Basic Instinct*...

Jamie Babbit nous réserve quelques petites surprises, évitant ainsi à *The Quiet* de se réduire à une histoire de vengeance où les plus démoniaques sont nécessairement les coupables. Mais il y a des manières plus simples, et plus efficaces, de dépeindre

cette période de la vie en recourant à moins d'artifices sanglants et scabreux. On ne sombre pas dans le grotesque, mais on le frôle souvent...

Collaborateur du Devoir



Journal de Montréal - The Gazette - Le Devoir

«Nathalie Baye au sommet de son art!»

Michel Therrien, Journal de Montréal

NATHALIE BAYE
JALIL LESPERT

le petit
lieutenant



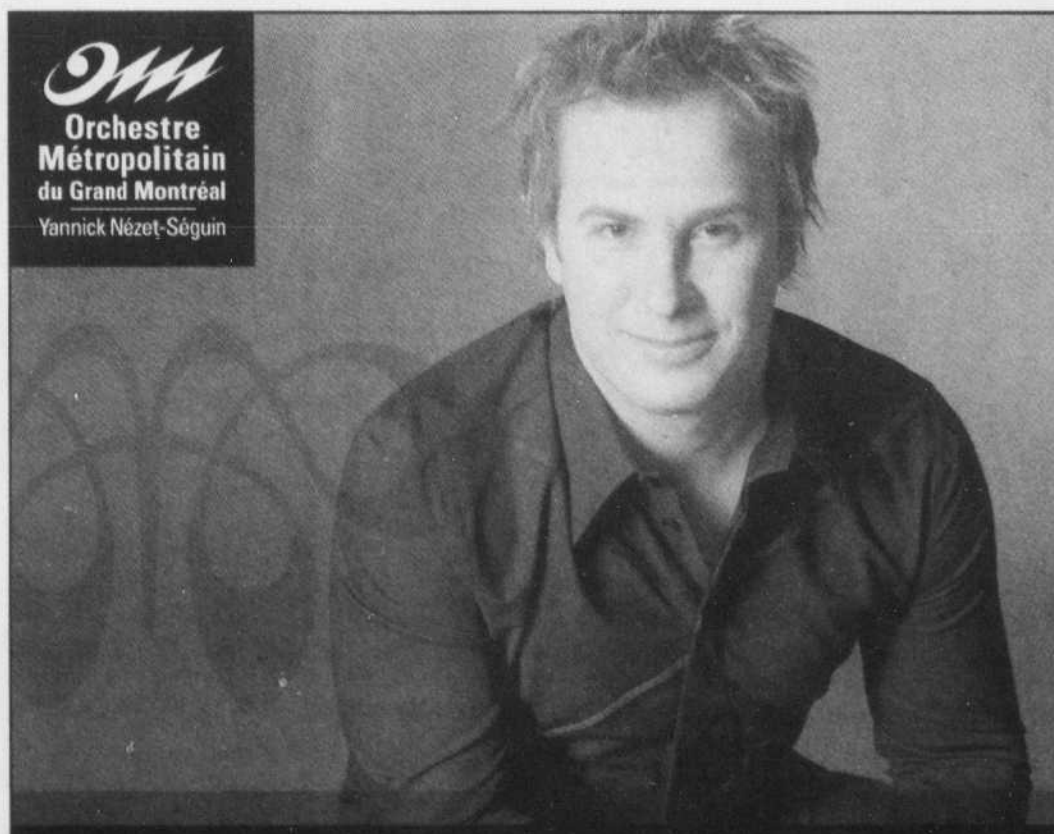
UN FILM DE XAVIER BEAUVOIS

6e semaine
à l'affiche!

CINÉMA PARISIEN



Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin



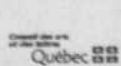
SAISON

YANNICK NÉZET-SÉGUIN

BRUCKNER ET STRAUSS MOMENTS D'ÉTERNITÉ
VIE ET LUMIÈRE DE MOZART À HAYDN
SMETANA ET TCHAIKOVSKI LA MOLDAU ET L'ESPRIT SLAVE
CHANTER À LA FRANÇAISE
MONTRÉAL EN MUSIQUE
LES NOUVEAUX CLASSIQUES
MAHLER SYMPHONIE TRAGIQUE

PARTAGEZ NOTRE PASSION

ABONNEZ-VOUS! (514) 598.0870 POSTE 21, ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM



LE DEVOIR

CINÉMA

SEMAINE DU 2 AU 8 SEPTEMBRE 2006

Les NOUVEAUTÉS et le
CINÉMA en résumé, pages

4 à 6

La liste complète des FILMS, des
SALLES et des HORAIRES, pages

7 à 15

dans L'AGENDA culturel

PALMARÈS DVD

ARCHAMBAULT

Résultats des ventes :
Du 22 au 28 août 2006

FILM/ TÉLÉSÉRIE

- 1 SILENT HILL
- 2 LES ROIS MAUDITS
- 3 POSEIDON
- 4 SAMANTHA OUPS!
Volume 1
- 5 LES SIMPSONS
Saison 8
- 6 PIRATES OF
THE CARIBBEAN
LES CALINOURS
Le secret de la boîte
- 7 ROME
Saison 1
- 8 HOUSE M.D.
Complete Season 2
- 9 PRISON BREAK
Complete Season 1

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 RODGER HODGSON
Take The Long Way Home...
- 2 PINK FLOYD
P.u.l.s.e.
- 3 JAMES BLUNT
Chasing Time: Bedlam...
- 4 IAN ANDERSON
Plays Orchestral Jethro Tull
- 5 MR. McMAHON
WWE
- 6 STAR ACADEMIE 2005
- 7 ELVIS PRESLEY
'68 Comeback
- 8 LES CLOWNS DU CARROUSEL
Tours de piste avec les...
- 9 JAMEL DEBBOUZE
100% Debbouze
- 10 ROCK ET BELLES OREILLES
The Coffret